

GILLES
SEBHAN

Domodossola
Le suicide de Jean Genet

Domodossola

DU MÊME AUTEUR

Haut risque, Parc éditions, 2003

Presque gentil, Denoël, 2005

La Dette, Gallimard, 2006

Fête des pères, Denoël, 2009

Tony Duvert, l'enfant silencieux, Denoël, 2010

Gilles Sebhan

Domodossola

Le suicide de Jean Genet

DENOËL

*Pour M.
où qu'il soit*

Détention

1.

À Domodossola en Italie, au printemps 67, Jean Genet a tenté de se suicider dans une chambre d'hôtel. Pour une série de raisons à déterminer, cet événement ne fait que quelques lignes dans la plupart des biographies, personne ne s'y réfère sérieusement, comme s'il s'agissait d'un malheureux raté dans une légende. Le 12 février 2007, mon jeune amant a été arrêté sans papiers et enfermé dans un bateau-prison des Pays-Bas. Pour une raison que j'ai mis du temps à m'expliquer, ces deux événements, l'un de ma propre existence, l'autre d'une histoire légendaire, se sont liés dans mon esprit et ont commencé à m'obséder.

Je n'avais que quelques mois au moment du suicide raté de Domodossola. Je n'ai jamais été croyant, au sens classique du terme, mais j'ai vénéré très tôt et à genoux la beauté des hommes. Je n'ai entendu parler de Genet qu'à l'adolescence, mes parents lisaient peu, et ce ne sont pas

les miracles enturbannés de ses romans qui occupaient les heures poussiéreuses au collège, mais *Knock* et *Le Cid*. Je ne connaissais rien de lui, même si je reproduisais sans le savoir des figures que contenaient ses livres en invitant les plus parfaits des cancre dans le domaine familial. À quinze ans, une petite amie m'a détourné de la cave où j'avais organisé mes jeux, elle m'a fait prendre le grand air, j'ai respiré sur les sommets avant de dévaler la pente quelques mois plus tard par ennui de la pureté.

Cette religion du sexe, Genet n'en parle nulle part avec tant de force qu'à la fin de sa vie, planté sur une petite chaise au milieu des oliviers, avec cette voix de vieillard édenté, de paysan ridicule dont on se dit d'abord qu'il ne pourra pas aligner trois mots jusqu'au moment où sa phrase s'organise, se déploie et devient lumineuse. Il parle d'un souvenir de ses quatorze ou quinze ans. J'ai eu une maladie, déclare-t-il, peut-être assez grave, pas grave, infantile en tout cas, et tous les jours à l'hôpital de l'Assistance publique, tous les jours une infirmière m'apportait un bonbon et elle me disait : c'est le petit malade de la chambre à côté qui te l'envoie. J'ai été mieux au bout d'un moment. J'ai voulu voir et puis remercier aussi ce gars qui m'envoyait un bonbon, et j'ai vu un garçon de seize ou dix-sept ans qui était *tellement beau* — Genet met ici un accent émerveillé et suspendu — que tout ce qui avait existé avant pour moi ne comptait plus. Dieu, la Vierge Marie, plus personne n'existait, il *était* Dieu. Et vous savez comment s'appelait ce gars qui était un gamin. Il s'appelait Divers. Comme l'autre s'appelait Personne.

2.

À mon amant j'ai donné tous les noms : et d'abord celui de Belle-Épine qui lui venait de cette aventure dans un foyer près du centre commercial du même nom. Un patronyme providentiel pour un garçon qui venait de darder son sexe dans l'intimité d'une prostituée, en haut d'un escalier de foyer, dans la douce ébriété de ce samedi matin avant de venir me voir pour me raconter son histoire et prononcer ce nom de Belle-Épine qui tout de suite, et dans sa bouche, me sembla évocateur, drôle et poétique, comme une splendide cruauté, car l'épine je la voyais plantée dans mon cœur. Dans sa deuxième incarnation, mais concurrente, avant son passage sous la douche disons, je l'avais baptisé Mister Ramor parce que ses pieds semblaient frappés de malédiction. Il les regardait de loin et de travers sans comprendre. Cette odeur de rat crevé se dégageait de ses chaussures de sport sans qu'il pût trouver une explication à ce mystère qui était lui et n'était pas lui. Un peu honteux, d'une honte qui exaspérait mon désir, il confiait ses chaussures à l'équilibre précaire d'un rebord de fenêtre et allait se doucher. C'est là que, dans sa première incarnation, débutait notre amour.

Ni Ramor ni Belle-Épine. Mon amant s'appelait Majed, se nommait ainsi lui-même, de sa voix grave et brusque, Majed très vite, à peine le temps de le voir passer. C'était

son rêve, passer inaperçu, traverser les murs comme un invisible, mince au point de pouvoir disparaître. Majed, ce nom de magicien qu'il prononçait avec tant de précipitation qu'on se demandait bien ce qu'il avait pu dire et que lorsqu'il se présentait j'étais obligé de reprendre pour qu'on comprenne qu'il s'agissait de son nom et pas d'une insulte ou d'un mot sacré d'une langue oubliée. Le plus souvent, dès que quelqu'un se trouvait là, le garçon ne disait rien, bouclé dans son silence, détenu dans sa timidité, proscrit dans son absence. Majed, comme un Œdipe caché. Majed avec ses pieds condamnés, ses pieds d'ordures de puanteur de cadavre, ses pieds d'absent de contradiction de tristesse, ses pieds qu'il faut mettre à l'écart pour contempler sa beauté, ses pieds péniches pour ce grand garçon mince aux allures de fille et aux manières brusques, les pieds qui sont l'envers secret de lui-même, qui grouillent en bas tandis que sa tête irradie dans les hauteurs, une malédiction par les pieds, le destin tragique dans la vie d'un gamin d'aujourd'hui, sans que personne puisse comprendre le vide de l'oracle. Condamné à rien. Au rien. Et pour la vie. J'ai voulu secourir ce condamné, j'ai acheté de nouvelles chaussures, mais il tenait aux siennes comme à une seconde peau, une peau qui s'épluchait et pourrissait et semblait lui faire comme une mue étrange et désastreuse. Mes chaussures, je les aime. Voilà ce qu'il disait, avant de céder et de les jeter à regret comme on enterre un animal au fond d'une poubelle.

3.

Dans les biographies de Genet, l'épisode du suicide a mis longtemps à attirer mon regard, je veux dire vraiment. Il m'aura fallu vingt ans pour y voir le vrai centre, le centre caché d'une vie. Domodossola, ainsi peut-on nommer l'événement que certains considèrent comme un non-événement puisque le suicide a raté, qu'il n'a peut-être qu'à peine eu lieu, et donc se trouve expédié en quelques lignes. En français, en anglais, en italien, en espagnol, c'est toujours la même vérité en creux, à peine une trace de quelque chose qui aurait eu lieu, ou n'aurait pas eu lieu. Son principal biographe liquide l'affaire en deux paragraphes. Pourtant les journaux de l'époque en témoignent : *Jean Genet découvert inanimé dans sa chambre*, *Jean Genet found unconscious*, *Jean Genet is overcome by sedative and alcohol*, dans le *Time* ou le *New York Times*. Nous sommes en mai 1967. Cinq ans plus tôt Marilyn a été retrouvée morte dans sa chambre après une absorption massive de somnifères. Abdallah, le grand amour, a disparu depuis trois ans. Frechtman, l'agent et traducteur délaissé, vient d'être retrouvé pendu le mois précédent dans sa maison. On dirait que Genet a voulu donner un sens à son existence et que ce sens lui a été refusé.

Quand Genet a rencontré Abdallah, c'était un enfant. Abdallah était un enfant de dix-huit ans avec un corps d'athlète et un passé sans père. Le garçon habitait une

tente au pied du cirque Pinder où il avait grandi. Pour corser un peu les choses, il était mi-algérien, mi-allemand. Sa mère était une femme énorme, j'imagine une héroïne comme celle que Fassbinder met sur la route de son Ali, ou bien comme un phénomène de foire triste, une femme à barbe, ou bien... Mais je n'en sais rien, et je ne vais pas m'intéresser aux mères des héros, qu'elles restent à ne pas s'inquiéter dans un coin, les mères déficientes et trop grosses et allemandes qui ont épousé un acrobate mort trop tôt. Abdallah est là, sur la route de Genet, c'est tout ce qui compte.

Cher Monique — le jeune homme s'adresse à Monique Lange, cher sans e, la confusion des genres fait sourire. C'est une carte postale. Je n'en ai que la transcription et pas l'original, je ne sais donc pas ce que représente le recto, paysage ou scène, monument peut-être, et si c'est le garçon qui l'a choisie. *Cher Monique tout ses bien passé, l'Italy est magnifique, je parts ce soir, je vais traversé tout le pays jusqu'à Brindisi, sa va être un beau voyage. Vous voulez bien allé chez ma mère pour lui dire que tout va bien et qu'elle ne risque rien. Saluer tout le monde pour moi, je vous embrasse bien forte et je termine ma movaise écriture, je ne signe pas vous savez qui esse.* Et nous le savons, nous aussi, à présent que la légende a transformé l'analphabète attendri, le triste animal de cirque en mort, nous savons qu'il porte ce beau nom d'Abdallah.

À Hubert Fichte, dans la chambre de l'hôtel Scandinavia, Genet a déclaré qu'il serait devenu criminel s'il n'avait pas

écrit des livres, ce qui est d'une justesse incroyable, même si la proposition, à un moment ou un autre, j'en ai l'intuition, peut se renverser. On n'est pas écrivain sans qu'un crime s'en soit mêlé : ainsi pourrait-on le formuler, ce renversement logique qui n'échappe pas à Genet et sans doute le sous-tend comme une calme et terrifiante certitude. Puis, tout de suite après, il y a ce dialogue dont je ne sais pas s'il est au fond dévoilement ou ruse suprême, mais où la manipulation est celle qu'un enfant narcissique pourrait se permettre et que tout le monde verrait comme un spot clignotant. *Maintenant vous pourriez me poser la question : avez-vous provoqué la mort de quelqu'un*, dit Genet. Et il ajoute : *mais je ne répondrai pas*.

D'une prison l'autre. Et pas seulement la prison, mais le corps, l'esprit dans le corps, l'esprit faible et l'esprit fort. La détention ne finit jamais. Pour Genet : Mettray, Fresnes, la Santé, les Tourelles. Pour Majed : Rotterdam et Utrecht. J'ai l'impression, mais pourquoi, d'une perpétuation de la peine. J'ai l'impression que la prison de 1945 pour l'un, de 2007 pour l'autre dure à perpétuité, une peine commuée, mais cette peine-là me semble éternelle et je ne sais pas pourquoi.

4.

Je me souviens qu'au début des années 80, la grande question sur Genet, alors qu'il était encore vivant, mais

qu'on ne pouvait pas imaginer que sa parole puisse être vraie, autre chose qu'un énième arrangement de la vérité en mausolée, alors qu'il avait encore un pied chez les vivants, bien malgré lui, je me souviens que la grande question était de savoir si ce qu'il prétendait avoir passé de temps en prison était une vérité ou un mensonge, une espèce de gloriole imaginaire, un peu comme le trophée d'une guerre qu'on n'aurait pas faite. Une belle chronologie publiée sous couverture rouge, avec la sobriété des lourds documents, avait révélé qu'au final Genet avait passé sept années en prison. Je me souviens de l'importance du décompte comme s'il s'agissait d'un montant, d'une somme, d'un devis, et j'ai eu beau lire et réfléchir, je n'ai jamais compris pourquoi Genet était allé en prison, quels délits il aurait pu commettre, le vol de quelques livres, à part ça vraiment, une détention d'arme mais pour quoi faire. Comme si c'étaient les vols eux-mêmes qui étaient inventés, romanesques. Comme si Genet était allé en prison sans raison.

À part le sexe. Le sexe pour raison. La religion du sexe qui avait là sa chapelle. *J'ai bandé pour le crime*, écrivait-il. Ce n'était pas une image, pas d'abord l'affirmation métaphorique d'une morale, ça je n'y crois pas. Genet s'est retrouvé avec un désir, et s'est décidé à le justifier, c'est-à-dire à en faire quelque chose, ne pas rester les bras ballants à jouer comme un idiot, mais faire servir tout cela. Je crois qu'il a voulu échapper au monstrueux en s'affirmant un monstre. Je crois aussi qu'il a hérité d'un lui-même qui a

écrit les romans du début et qui a fini par lui causer une honte étrange, d'autant plus que c'est le meilleur de lui, ce moment où son écriture est déjà infiniment concertée et son désir encore brûlant et sa colère encore juvénile. On peut dire qu'ensuite, assez vite, Genet a viré au vieux con.

Départs

1.

Nous voilà sur la route, je suis avec elle, celle qui ne s'appelle pas de ce nom mais que Majed n'a jamais voulu appeler autrement que Nicole. Pour une raison mystérieuse, dès notre arrivée à Amsterdam la première fois, il l'a rebaptisée et n'a plus voulu en démordre. Elle a l'ascendance d'une mère folle et drôle dans ses délires, un corps mince et un visage tendu, un passé douloureux mais fier. Je suis tombé amoureux du couple qu'elle formait avec son jeune fils et nous sommes partis tous les trois joyeusement rejoindre M. Là-bas, le long des canaux d'Amsterdam, nous avons formé une sorte de sainte famille recomposée et libre : la mère, le fils, l'amant et le voyageur. C'est de ce moment que nous nous souvenons à présent, dans la voiture, tandis que les kilomètres défilent. Nous sommes en route pour le bateau-prison, en route pour Majed. Nous essayons de plaisanter, je dis calme-toi Nicole avec une grosse voix censée imiter celle du garçon, nous partageons

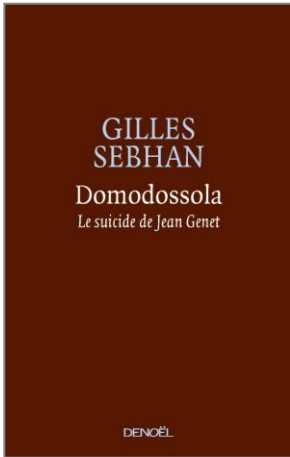
une intimité du souvenir. Je dis je me demande quand ça a commencé avec lui, est-ce que c'est à sa première apparition il y a trois ans dans l'hiver parisien, sa silhouette haute se glissant dans la rue Saint-Denis, ses vingt ans comme une question douce qu'il posait à la rue, ou bien le jour où il a consenti à parler et à me donner son prénom comme un présent de bienvenue, ou bien ne m'est-il apparu pour la première fois véritablement, je veux dire dans sa vérité, que ce jour de juin où il m'attendait devant ma porte, désespéré d'avoir été foutu dehors par son oncle. Mais je crois que le plus probable, c'est encore que Majed a commencé bien avant Majed, dans mon enfance. Nicole conduit et sourit. Je dis j'aimerais écrire un livre où il n'y aurait que des débuts et pas de fin.

Je me souviens d'un dîner au restaurant chinois quelques heures après mon premier retour d'Amsterdam, racontant mon week-end de bouquets d'arbres dans le Vondelpark et mon étonnement défait devant la simplicité et l'étrangeté d'un garçon qui ne se laissait réduire à aucune définition et surtout pas à celle qui l'aurait fait tenir dans le cadre d'une relation, racontant à celle que je n'appelais pas encore Nicole et qui ne connaissait pas encore le garçon mon désenchantement devant une histoire impossible, oui je me souviens de son sourire au fur et à mesure que je racontais par le menu mon fiasco du week-end jusqu'au moment où elle avait ri de mon état de bonheur, mais tu es heureux, il te rend heureux, pourquoi tu n'écoutes pas ce qui vient de se passer au lieu de vouloir t'imposer une

*Achévé d'imprimer
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, en octobre 2010.
Dépôt légal : octobre 2010.
Numéro d'imprimeur : 77176.*

ISBN 978-2-207-10982-3/Imprimé en France.

177998



Domodossola

Gilles Sebhan

Cette édition électronique du livre
Domodossola de *Gilles Sebhan*
a été réalisée le 17 décembre 2010
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
imprimé par Floch à Mayenne
(ISBN : 9782207109823).

Code Sodis : N45340 - ISBN : 9782207109847
Numéro d'édition : 177998